

## CHRONIQUE

### *Cartographie et histoire, histoire de la cartographie*

Autour de la soutenance de thèse de Guenièvre Fournier-Antonini:  
*Barcelone, Gênes et Marseille. Cartographies et images, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*

On voudrait, par ce qui suit, rendre compte d'une soutenance de thèse intéressant Marseille et deux autres ports méditerranéens, Gênes et Barcelone, qui vient d'avoir lieu dans les locaux de l'EHESS à Paris le 1<sup>er</sup> octobre 2008. Mais dépasser un peu cet exercice formel, et parfois trop convenu, afin de mieux susciter l'intérêt des lecteurs, donner quelques repères bibliographiques et, par la même occasion, mettre en valeur ce qui pourrait trop facilement passer pour une soutenance parmi d'autres. Cependant, cette mise en perspective, autorisée nous semble-t-il par les graves carences que révèle trop souvent l'attitude moyenne envers l'histoire de la cartographie, sera néanmoins nettement distinguée du compte-rendu de la soutenance elle-même, lequel fera suite à cette brève présentation.

L'histoire de la cartographie fut longtemps considérée comme un pur exercice d'érudition et même par quelques-uns, comme une occupation de collectionneur et d'amateur. On serait charmé d'apprendre que cet état d'esprit est désormais dépassé, mais on en doute un peu. Ce type de recherches était aussi resté une grande spécialité des mondes anglophones. À l'origine entre les mains des « amateurs de cartes » et des marchands, la cartographie ancienne a accédé désormais au rang d'une véritable matière universitaire intégrée à la recherche historique. En veut-on une preuve récente et manifeste ? Il faudra alors se plonger dans les deux magnifiques et passionnants volumes sur la Renaissance de la monumentale collection, toujours en construction, de l'Université du Wisconsin à Chicago consacrée à *History*

of *Cartography*<sup>1</sup>. Une sorte de somme universelle, dont l'élaboration a exigé une vingtaine d'années, même si les deux volumes précités sont limités à l'Europe, mais, comme on sait, une Europe qui a élargi ses horizons aux dimensions du monde. Une « mondialisation » des images et des représentations territoriales.

Sans insister ici sur d'autres arguments en faveur d'une étape décisive ainsi franchie, on rappellera pourtant l'action pionnière des deux maîtres de la recherche et de l'épistémologie du « monde des cartes », désormais disparus, mais dont l'inspiration demeure et bourgeonne en des directions multiples. D'abord évoquer rapidement l'œuvre et le sillage laissé par J. Brian Harley (1932-1991), peu accessible en français, sinon par une petite monographie à lui consacrée<sup>2</sup>. Le « tournant » que représente cette œuvre y est exposé avec quelques-uns de ses articles. On y insiste notamment sur sa rupture avec une appréciation étroitement guidée par une conception téléologique des « progrès » techniques de la représentation des espaces géographiques<sup>3</sup>.

« Les cartes ne sont jamais des images exemptes de jugement de valeur. Sauf au sens euclidien le plus étroit ; elles ne sont par elles-mêmes ni vraies ni fausses. Par la sélectivité de leur contenu et par leurs symboles et leurs styles de représentation, les cartes sont un moyen d'imaginer, d'articuler et de structurer le monde des hommes » (J. Brian Harley).

Certaines conceptions de l'auteur étaient à l'évidence liées à son temps, à la pratique d'un certain structuralisme du discours inspiré de Michel Foucault ou à la déconstruction deridienne<sup>4</sup>. Les cartes, insistait-il, aussi « sont inévitablement un système culturel. La cartographie n'a jamais été un mode de connaissance autonome et hermétique, pas plus qu'elle ne se situe au-delà des mécanismes politiques du savoir ». D'où la nécessité aussi de comprendre le soubassement social ou sociétal de ces productions cartographiques. On trouva dans une certaine mesure, un peu de ces conceptions lors de la fameuse exposition consacrée en 1980 à la cartographie au Centre Georges Pompidou à Paris<sup>5</sup>, exposition qui, en France, fit date pour une

---

1. *The History of Cartography*, Volume Three: *Cartography in the European Renaissance*, Part 1 et Part 2, Edited by David WOODWARD, Chicago University Press, 2180 pages en numérotation continue pour les deux volumes.

2. *Le pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*. Textes édités par Peter GOULD et Antoine BAILLY, Paris, 1995.

3. Lorsque, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, triompha la conception actuelle de la cartographie « scientifique » (projection orthogonale universalisée et formalisation unificatrice des signes et des symboles) certains se récrièrent, dénonçant une vision totalement artificielle, sans lien avec la dimension humaine, heurtant profondément le bon sens et bien entendu, le « goût ».

4. Du philosophe Jacques Derrida et son concept central de la déconstruction.

5. Catalogue « *Cartes et Figures de la Terre* », Centre Georges Pompidou, Paris 1980.

meilleure compréhension de ces « images du monde » à l'adresse d'un public élargi.

L'œuvre de David Woodward (1942-2004) est plus nettement située dans l'aire américaine, que Brian Harley, d'abord professeur à Liverpool et à Exeter (Royaume-Uni) rejoignit sur le tard, à Chicago, Université du Wisconsin. C'est là que se situe le centre international d'élaboration d'une nouvelle histoire de la cartographie dont on a parlé ci-dessus et dont Woodward a été longtemps le maître d'œuvre incontesté. Il ne saurait être question d'en tracer ici les ambitions ou les contours actuels<sup>6</sup>. On peut penser que la diffusion en est très limitée en notre pays, même auprès des chercheurs universitaires, pour peu qu'ils soient éloignés des problèmes de la cartographie ou de l'histoire des sciences. D'ailleurs le seul essai d'histoire de la cartographie en France, en anglais, n'a pas encore trouvé sa traduction<sup>7</sup>. Il faut souvent se référer à des ouvrages de synthèse très anciens, précis mais fort peu novateurs.

Il existe depuis quelques années des signes de changement. Une vision plus large, dans le cadre des instruments matériels du savoir, a été développée notamment par Christian Jacob, dans sa synthèse sur « l'Empire des cartes ». (Antiquité et Moyen-Âge)<sup>8</sup>. La cartographie est aussi souvent intégrée à l'histoire des savoirs géographiques, ce qui est en France une tradition ancienne et naturelle<sup>9</sup> depuis que la géographie est une discipline universitaire. L'élaboration des instruments de travail, notamment des catalogues accuse pourtant en France un grand retard et des difficultés certaines. Le catalogue des Atlas français dû à Mireille Pastoureau n'est pas allé au-delà du XVIII<sup>e</sup> siècle. En 2007 une autre étape en ce sens a pourtant été franchie avec le catalogue des Plans de Paris, par Jean Boutier, véritable modèle du genre<sup>10</sup>,

---

6. Voir ci-dessus, note 1. La place de la Provence, perdue au milieu de ces milliers de page, est semble-t-il très négligée. Allusion rapide seulement à la carte de Bompar (1591) par Catherine Delano-Smith, spécialiste anglaise et membre du jury de thèse dont il va être question. Citée à propos d'une très belle étude sur les signes et symboles des cartes de l'époque de la Renaissance. Voir le fac-simile de cette carte accompagné d'une notice détaillée sur son auteur et sur la postérité importante du modèle par G. PICHARD; *La carte de Provence de Pierre-Jean Bompar, 1591*, Editions Terra Cognita, 1993, 31 p.

7. Joseph W. KONVITZ, *Cartography in France, 1660-1848. Science, Engineering and Statecraft*, avec Avant-propos d'Emmanuel Le Roy Ladurie, Chicago et Londres, 1987.

8. Christian JACOB, *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, 1992, 537 p. Cf. aussi *L'œil du cartographe et la représentation géographique du Moyen-Âge à nos jours*, édité par C. BOUSQUET-BRESSOLIER, Paris, 1995.

9. Jean-Marie BESSE, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Paris, 2003, 420 pages. On citera aussi l'œuvre de Numa Broc, toute entière consacrée à cette histoire de la géographie et ses relations avec la cartographie. Plus anciennement encore l'œuvre de F. de Dainville, sur l'enseignement des Jésuites et qui travailla avec ardeur à défricher, un des premiers, ce secteur des cartographies anciennes.

10. *Les plans de Paris, des origines (1493) à la fin du dix-huitième siècle*, par Jean BOUTIER, Paris, 2007.

facilité par un long séjour au département des Cartes et Plans de la BNF à Paris.

Que l'histoire de la cartographie soit demeurée, jusqu'à nos jours, un domaine quasi réservé aux professionnels de la conservation, archives et bibliothèques, on ne peut guère s'en étonner, pour un pays très centralisé, dans ce domaine aussi<sup>11</sup>. D'autre part, faute de moyens et de volonté aussi parfois, les fonds cartographiques anciens ont longtemps été victimes désignées, hors de la capitale, du manque de disponibilités budgétaires (la restauration coûte cher). La « demande » historique était épisodique, peu organisée, pour tout dire marginale. Les années récentes ont heureusement vu une attention plus soutenue envers ce « patrimoine » essentiel. Des collections s'enrichissent et des pans entiers des cartes et plans anciens sont classés et mis à disposition<sup>12</sup>.

Enfin, la recherche universitaire proprement dite prend désormais acte d'un nécessaire investissement dans le domaine des cartes, plans et vues (gravés ou manuscrits); ne serait-ce que pour enrichir des secteurs entiers de l'histoire sociale, de longue date « labourés » par cette recherche. En premier lieu, vu l'abondance des sources, l'histoire des villes a toujours tiré parti des plans et cartes, de même qu'un secteur particulier de l'histoire de l'art; mais le tournant actuel consiste à constituer des corpus étudiés pour eux-mêmes, comme source ayant leurs logiques propres, témoins non seulement de réalités matérielles passées, mais aussi supports de volontés et d'idéologies à étudier comme ensembles signifiants, lesquels transposent parfois beaucoup ces réalités. La sémiotique des années 1970 est passée par là, qui constitua les images de villes comme un langage à décrypter en prenant appui sur toute une culture sous-jacente. Il suffit ici de rappeler l'œuvre, très décisive, de Louis Marin. Lors de la soutenance dont on va rendre compte ci-dessous, fut rappelé aussi le travail de Bernard Lepetit dans ce domaine de l'histoire des villes en liaison avec une étude renouvelée de la cartographie.

Outre l'iconographie des villes, la beauté et la séduction des cartes anciennes continue de provoquer de riches et coûteux albums, parfois appuyés sur une solide connaissance des fonds et des études approfondies

---

11. Rappelons simplement les contributions nombreuses de Mireille PASTOUREAU ou de Monique Pelletier, outre une quantité d'auteurs antérieurs, tous plus ou moins liés aux tâches de conservation.

12. On songe particulièrement; concernant Marseille et la côte au fabuleux trésor de plans techniques et de cartes issus des archives du Port Autonome de Marseille (classés en sous-série 6 S aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône).

des conditions de production des cartes. C'est le cas récent des travaux sur la cartographie et l'hydrographie côtière d'Olivier Chapuis<sup>13</sup>.

Malgré tout, il ne faudrait pas oublier un secteur de la cartographie ancienne plus difficile à aborder, aux sources plus rares, mais qui existent cependant, celui des plans ruraux<sup>14</sup> et des cartes restituant les espaces forestiers, agricoles et villageois. Ou encore, les rivières et fleuves, jusqu'aux lieux isolés, peu anthropisés, les montagnes, marais et landes. C'est encore aujourd'hui un domaine très insuffisamment exploré. Une histoire de la relation de l'homme à la « nature » est pourtant l'une des urgences les plus actuelles qui soient pour comprendre les impasses actuelles, dont l'anthropologie rend compte<sup>15</sup>.

\*  
\*   \*  
\*

La thèse de Guenièvre Fournier-Antonini a donc été soutenue le 1<sup>er</sup> octobre 2008 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, à Paris, en présence d'un public constitué de personnes directement intéressées par un sujet en apparence très circonscrit, mais dont on a tenté ci-dessus de montrer les implications actuelles dans la recherche :

*Barcelone, Gênes et Marseille. Cartographies et images, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles.* Sous la direction de Jean Boutier, directeur d'études à l'EHESS. Le jury présidé par Brigitte Marin, professeur à l'Université de Provence était constitué par Jean-Marc Besse, directeur de recherches au CNRS Catherine Delano-Smith, professeur à l'Université de Londres (Institute of Historical Research), Marie Vic Ozouf-Marignier, directeur d'études à l'EHESS et Hélène Richard., conservateur à la BNF, département des Cartes et Plans.

Il était possible de prendre conscience de l'ampleur de la recherche en feuilletant les quatre volumes empilés sur les tables (la partie rédactionnelle, 395 pages, plus trois corpus consacrés respectivement à Marseille, 205 p. ;

---

13. Olivier CHAPUIS, *Cartes des côtes de France. Histoire de la cartographie marine et terrestre du littoral*, Douarnenez, 2007, 413 pages. Fort volume in-4°. L'auteur avait publié sa thèse *A la mer comme au ciel: Beautemps-Beaupré et la naissance de l'hydrographie moderne ou l'émergence de la précision en navigation et dans la cartographie marine (1700-1850)*, Paris, 1999, 1060 pages.

14. Les plans cadastraux sont l'objet de recherches actuelles qui les constituent en corpus et en font une étude centrée sur leur élaboration, pas seulement comme "source" d'histoire rurale. Même chose pour les plans terriers seigneuriaux

15. L'essor de la cartographie en Europe est sans doute inséparable de la survenue, au début de l'époque moderne, du « grand partage », donc de l'éloignement réciproque, entre nature et culture dont Philippe DESCOLA développe les fortes implications (*Par-delà nature et culture*, Paris, 2005) par une série d'autonomisation, celles du paysage, de la *phusis*, de la nature et de la culture, rompant les continuités que l'auteur décèle dans toutes les autres civilisations, continuités qui s'opèrent selon un petit nombre de modalités.

Barcelone, 232 p. et Gênes, 212 p. en tout, une investigation portant sur plus de 1 100 vues et plans). Notons que le public marseillais a déjà pu apprécier une partie de cet ensemble grâce à l'exposition qui s'est tenue dans les salles du Musée d'Histoire de Marseille, ainsi que par le catalogue qui l'accompagnait<sup>16</sup>. On rappellera aussi les antécédents qui ont préparé cette thèse, y compris dans cette revue.

Une concise présentation des objectifs pointa le privilège donné à l'étude comparative pour déterminer les réseaux de production de vues et cartes et les interactions possibles en des cités voisines. De même, le privilège accordé à la longue durée (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). Les défis consistaient à intégrer des traditions historiographiques et bibliographiques différentes ; viser l'exhaustivité, toujours à compléter, enfin rendre accessible ces fonds et relever le maximum d'éléments sur chaque vue ou plan. Un résumé des grandes lignes des résultats souligna 1) la fonction emblématique des images suivie sur 4 siècles avec « cristallisation d'une forme visuelle » reprise au cours du temps, sans affaiblissement avec l'arrivée du plan géométral, qui même la renforça. 2) la dimension politique dont les enjeux provoquaient l'engagement des édiles urbaines. On souligna que les premières planimétries, précoces à Gênes (1656) furent plus tardives (un siècle plus tard) à Marseille. Ces enjeux furent liés aux projets d'agrandissement et à la volonté de contrôle de l'espace urbain (carte de Desmarets, à Marseille, au début du XIX<sup>e</sup> siècle). Enfin l'étude mit l'accent sur les fortes différences des conditions de production locales à diffusion limitée, dépendantes des éditeurs, de l'introduction de la taille-douce, des librairies locales. En conclusion était soulignée la dimension anthropologique de ces corpus d'images.

Jean Boutier, directeur de la thèse, fit grand éloge d'un travail original sur les fonds, avec plusieurs directions : sur les processus de production, sur les marchés et les commandes et sur les formes de réception. Plusieurs « tours de force » ont été réalisés : 120 centres de documentation furent sondés et il fallut dépasser les obstacles de contextes très différents dans la recherche historique. Il loua aussi la concision et l'élégance du résultat final. L'ensemble forme un apport à l'étude de la cartographie urbaine de la Modernité. L'objet est unitaire : la représentation de la ville, mais ces corpus sont extraordinairement hétérogènes. Il s'en dégage non seulement une typologie des formes, mais une chaîne complexe de la production aux images, complexité qui permet d'envisager des dynamiques et des transformations. Le problème du lien entre représentation et représenté se manifeste par exemple dans la relation

---

16. Exposition au Musée d'Histoire de Marseille, du 9 juillet 2005 au 9 septembre 2006. Catalogue : *La Ville Figurée. Plans et vues gravées de Marseille, Gênes et Barcelone*. Éditions Parenthèses / Musées de Marseille, 2005, 141 pages.

centre-périphérie et aussi dans la dialectique du local et de l'international. Ce sont des productions *européennes*. Les productions internationales de ces images gardent pourtant le caractère local, avec une exception, les *profils* de ville. Sauf *in extremis* dans la période étudiée, il n'y a pas d'uniformisation. Est pourtant souligné que l'élément « exotique » est inexistant dans ces vues et la différence « méditerranéenne » n'est conceptualisée qu'au dix-neuvième siècle. Une réflexion sur les corpus inspire à Jean Boutier un étonnement : les vues avec saint lié à la ville sont inexistantes à Marseille, alors que Barcelone en propose une quinzaine.

Madame Ozouf-Marignier salue l'ouverture du champ de recherche sur les différentes histoires, urbaines, cartographiques et celles des pratiques culturelles. Le souci d'exhaustivité et l'exigence bibliographique sans défaut, ainsi que la finesse d'analyse. Elle s'interroge pour savoir si le point de vue comparatiste n'aurait pas gagné à des juxtapositions de vues des trois villes. Si des développements plus « surplombants » n'auraient pas mieux marqué les évolutions (exemple : la ville fortifiée, guerrière, cas de Gênes, puis la ville en croissance marchande, enfin la ville industrielle). Faut-il opposer des « logiques d'images » et des « logiques de pouvoir » ? N'y aurait-il pas mélange des deux ? D'autre part, les villes sont trop extraites de leur contexte géographique et historique. Il y a des défis urbains (rivalité Aix-Marseille) qui ont dicté les représentations. Dans le corpus existe des vues avec le terroir : Marseille et ses bastides est très différente de Gênes et Barcelone. Elle note pourtant que ce fut l'intention de l'auteure de la thèse de s'extraire de la comparaison avec la réalité. Mais elle aurait souhaité une étude plus systématique des accompagnateurs de l'image, les listes, les tableaux ou les textes. La relation plan-cadastre est absente dans la thèse et il en est de même avec la richesse foncière.

Madame Delano-Smith dit son « enthousiasme » pour les idées et les impressions de sa lecture. Elle fit aussi quelques observations. Elle aurait aimé trouver des notations anthropologiques dès le XV<sup>e</sup> siècle, en évoquant les marchands, les soldats, le flux des gens et des pèlerins. Il manque selon elle une introduction sur la ville comme organisme vivant. Un « portrait de la ville » aurait animé le développement de la thèse. Les rythmes du commerce contribuent à la nature des images. Deuxième remarque : mis à part les cartographes, qui se promenaient sur les collines comme N.D. de la Garde ? Quelle place tenaient au quotidien ces points de vue si importants dans les cartes et vues ? Enfin, pour qui étaient faites ces images, ces cartes ? Ne trouve-t-on pas des traces dans les inventaires et les bibliothèques privées ? Pourquoi débiter l'étude avec la Renaissance ? Faut-il entériner le soi-disant décalage entre Moyen-Âge et Renaissance ? Représentante de la recherche de l'aire anglophone, elle fit la seule référence à D. Woodward.

En réponse, Guenièvre Fournier-Antonini rappela que son travail méthodologique s'est élaboré en cours de recherche et non a priori ou d'emblée. Dans les inventaires après décès les gravures sont mal identifiées. Quant à la réception, elle n'a pu travailler que sur les récits de voyage et les guides, donc plus tardivement.

Hélène Richard souligna le plaisir de la lecture et son aspect stimulant. Elle se félicita du très intéressant chapitre sur les plans d'embellissement de ces villes. Ses remarques portèrent sur le manque d'insistance, à son avis, concernant l'émergence de la civilisation urbaine au XV<sup>e</sup> siècle et l'émergence aussi de la fonction portuaire. Elle posa le problème des moyens économiques de l'impression et de leurs coûts. Une question aussi sur les tirages, au moins au XIX<sup>e</sup> siècle. Quel fut le rôle des voyageurs de commerce ? Elle regretta que le Service hydrographique de la Marine ne soit pas mieux mentionné et que la méthodologie de présentation du corpus soit absente (en fait, elle figure dans le volume rédactionnel aux pages 316-317).

Jean-Marc Besse se loua d'avoir trouvé des éléments de l'histoire des paysages mais se demanda pourquoi avoir éliminé le territoire au profit des villes *stricto sensu*. La thèse se place du point de vue des représentations et des pratiques et d'une autonomie des « logiques de l'image ». L'auteure a fait le choix de rester dans l'intérieur de ce monde de l'image. Mais qu'en est-il de l'intentionnalité de l'image ? L'image construit son référent. Le découpage des chapitres, très évident, peut jouer contre cette approche.

La présidente, Brigitte Marin, souligna d'emblée la rareté en France de ce domaine d'études, de même que de l'histoire d'une nature visuelle, dans son aspect social, politique, culturel. La candidate aurait du mieux se situer dans le champ historiographique français et international avec ses différences (l'Italie étant par exemple plus rigide « internaliste »). Ce domaine d'étude exige un considérable investissement en temps et en compétences diverses (histoire de l'art, des techniques, du livre...). À nouveau, il est redit que la bibliographie fournie est à cet égard sans défaut. Comme observations, elle souligna qu'il aurait fallu commencer par une étude quantitative donnant une vision d'ensemble. Par exemple sur les supports des images, les livres ou les images isolées. La typologie s'appuie sur la technique et mêle des représentations très éloignées. Qu'en est-il des formats, des nouveaux levés ou relevés cartographiques, quand, pourquoi et comment ? Y a-t-il possibilité d'extension à d'autres corpus ? Quel fut l'influence des grandes fresques ; comme celles du Vatican (galeries des Cartes) sur l'imprimé ? Elle s'interrogea aussi sur le lien entre le plan géométral et une nouvelle conception de l'espace urbain. Citant Jean-Claude Perrot, elle souligna le passage à la ville fonctionnelle par le moyen du plan. Quelle fut la lecture de ces plans par les contemporains ? Il y a un aspect pratique mais aussi un aspect cognitif, un

outil de savoir pour la conception de la ville. La ville est aussi conçue comme collection d'objets, dans les listes, les légendes.

Après délibération, fut décerné le titre de docteur avec mention très honorable et les félicitations du jury.

Georges PICHARD